

SURVEILLANCES

CÉLINE CURIOL • PHILIPPE AIGRAIN
NOÉMI LEFEBVRE • CHRISTIAN GARCIN
MARIE COSNAY • CLARO • CAROLE ZALBERG
BERTRAND LECLAIR • CÉCILE PORTIER
ISABELLE GARRON • CATHERINE DUFOUR
MIRACLE JONES



SURVEILLANCES

=====
Fut un temps où la sauvegarde de nos vies (*sauvegarde* au sens informatique qu'on lui prête aujourd'hui) était l'apanage des artistes, et notamment des écrivains. Mais, à l'heure de la surveillance de masse, des réseaux sociaux et des algorithmes invasifs, si nos vies sont suivies en temps réel, serons-nous encore capables de les écrire ? Née dans un contexte sécuritaire particulier où, de New York à Paris, sous prétexte de lutter efficacement contre le terrorisme, l'état d'urgence est devenu la norme, cette question nous concerne tous.

Parce que la pratique de l'écriture se heurte tout particulièrement à ces enjeux, et dans le prolongement d'un symposium organisé en novembre 2014 dans le cadre du Festival du Film de Lisbonne sur le thème « Créateurs et surveillance », Céline Curiol et Philippe Aigrain ont invité dix écrivains contemporains à donner corps à cette question.

D'Orwell à Amazon en passant par les drones espions, Noémi Lefebvre, Christian Garcin, Marie Cosnay, Céline Curiol, Claro, Carole Zalberg, Bertrand Leclair, Miracle Jones, Cécile Portier, Isabelle Garron, Catherine Dufour et Philippe Aigrain s'en remettent à la fiction et au langage pour nous ouvrir les yeux.

=====

DISTRIBUTION & DIFFUSION HACHETTE LIVRE

DILICOM // 3010955600100

ISBN // 9782371774568

ISSN // 2417-7954

© 2016 Noémi Lefebvre, Christian Garcin, Marie Cosnay, Claro, Carole Zalberg, Bertrand Leclair, Cécile Portier, Isabelle Garron, Catherine Dufour, Miracle Jones, Philippe Aigrain, Céline Curiol, Guillaume Vissac & éditions publie.net

Préparation éditoriale : Philippe Aigrain, Céline Curiol, Christine Jeanney

Couverture : Roxane Lecomte à partir d'une photographie d'Uolir.

Dépôt légal 2^{ème} trimestre 2016

© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net

La version numérique de ce livre est incluse.

Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder sans surcoût.

SURVEILLANCES

Céline Curiol • Philippe Aigrain
Noémi Lefebvre • Christian Garcin • Marie Cosnay
Claro • Carole Zalberg • Bertrand Leclair
Cécile Portier • Isabelle Garron • Catherine Dufour
Miracle Jones



Table

<i>Fais gaffe, le monde est à tes trousses</i>	PAGE 9
PRÉFACE PAR GUILLAUME VISSAC	
<i>Message</i>	PAGE 17
NOÉMI LEFEBVRE	
<i>Une interview</i>	PAGE 21
CHRISTIAN GARCIN	
<i>Si nos vies sont suivies en temps réel, serons-nous encore libres de les écrire ?</i>	PAGE 35
MARIE COSNAY	
<i>Voyant rouge</i>	PAGE 45
CÉLINE CURIOL	
<i>Hadès n'en réclame pas moins ces rites</i>	PAGE 59
CLARO	
<i>Sous mes yeux</i>	PAGE 75
CAROLE ZALBERG	

Dimenticator PAGE 83

BERTRAND LECLAIR

LadyKiller PAGE 99

MIRACLE JONES

Inter(faces) PAGE 117

CÉCILE PORTIER

Ensemble vide PAGE 131

ISABELLE GARRON

WeSip PAGE 151

CATHERINE DUFOUR

Les introspecteurs PAGE 159

PHILIPPE AIGRAIN

**Fais gaffe, le
monde est à
tes trousses**

PRÉFACE PAR GUILLAUME VISSAC

On dit que Lou Reed a écrit la chanson « Sunday morning », qui figure sur le mythique album à la banane *The Velvet Underground and Nico*, sur une suggestion d'Andy Warhol : « Pourquoi n'en ferais-tu pas une chanson sur la paranoïa ? » De là viendrait la phrase *watch out, the world's behind you*. Littéralement : *fais gaffe, le monde est derrière toi*.

Près de cinquante ans plus tard, le monde n'est plus réellement le même. En 2013, Edward Snowden rend publiques des informations sur l'espionnage généralisé effectué aux États-Unis sur les populations, au nom de leur protection. À supposer que nous n'y vivions pas déjà, nous entrons dans une ère de l'absurde : pour sauvegarder notre liberté et nos modes de vie, nous mettons en place des dispositifs qui vont à l'encontre de notre liberté, faisant mine d'oublier au passage que, dans le langage, il existe une nuance non négligeable entre *veiller sur* et *surveiller*. Le monde a changé. La perméabilité de ses réseaux de communication est flagrante. Pourtant, *rien n'a changé* : non seulement les pratiques dévoilées par Snowden ou WikiLeaks se perpétuent depuis des années mais, dans les faits, l'onde de choc supposée de ces révélations sur l'opinion publique est minimale. Au mieux, un léger inconfort, au pire, cet étrange raisonnement qui nous pousserait à croire que seuls ceux qui *ont quelque chose à cacher* ont intérêt à s'opposer à de telles pratiques.

Cette apparente indifférence du public vis-à-vis de la surveillance de masse vient peut-être du fait que cette surveillance-là se dévoile sous un costume qui nous est familier, aux mêmes motifs que ceux qui figurent dans nos sciences-fictions préférées, de George Orwell à Alain Damasio en passant par Philip K. Dick. C'est un décor qui est aussi entré dans nos quotidiens et dans nos gestes, le plus souvent de façon consentie : déplacements géolocalisés via toutes sortes d'applications espions, hyper publicité de nos moindres faits et gestes sous forme de tweets ou statuts, appareils connectés en permanence utilisés pour surveiller nos données biologiques (fréquence cardiaque, respiration, monitoring du sommeil, nombre de pas)... Ces nouvelles pratiques que l'on pouvait difficilement prévoir (il n'était pas du tout évident que le Big Brother annoncé dans *1984* prendrait ainsi la forme d'un abandon consenti des populations à une interface privée, générant, grâce à l'enthousiasme de ses utilisateurs, un herbier gigantesque d'identités numériques) vont dans la même direction que l'espionnage d'État généralisé sur les populations (écoutes téléphoniques, vidéosurveillance, contenus de correspondance électronique analysés par l'algorithmie moderne, etc.). Au bout du compte, notre présent correspond à un portrait plutôt fidèle de ce que la SF d'hier nous promettait pour demain : un monde de schizophrènes aux mains de quelques corporations surpuissantes, dont l'équilibre repose sur le renseignement et la publicité.

Fut un temps où la sauvegarde de nos vies (*sauvegarde* au sens informatique qu'on lui prête aujourd'hui) était l'apanage des artistes, et notamment des écrivains. Mais si nos vies sont suivies en temps réel, serons-nous encore capables de les écrire ? Née dans un contexte sécuritaire particulier où, de New York à Paris, sous prétexte de lutter efficacement contre le terrorisme, l'état d'urgence est devenu la norme, cette question nous concerne tous.

Parce que la pratique de l'écriture se heurte tout particulièrement à ces enjeux, et dans le prolongement d'un symposium organisé en novembre 2014 dans le cadre du Festival du Film de Lisbonne sur le thème « Créateurs et surveillance », Céline Curiol et Philippe Aigrain ont invité dix écrivains contemporains à donner corps à cette question.

Les textes rassemblés dans ce recueil mettent en œuvre différentes approches, la richesse des auteurs choisis et de leurs univers respectifs permettant de développer un prisme large d'écritures qui ont pourtant leurs points de convergence. L'anticipation en fait partie. Que se passera-t-il, par exemple, lorsque nous franchirons le pas de la vidéosurveillance en salle de classe (« Voyant rouge », de Céline Curiol) ou lorsque les géants de l'Internet marchand se mettront à cartographier les possibles évolutions d'un individu à l'aide d'algorithmes (« WeSiP » de Catherine Dufour) ? Quel genre de créatures élaborons-nous en abandonnant toute notion d'intimité à des corporations

comme Facebook (rencontre avec un diable en forme de drone, ou inversement, dans « Ladykiller » de Miracle Jones) ? Quelle sera la probabilité pour qu'un individu non fiché puisse apparaître au détour d'une rue et quelles en seront les conséquences dans un État pas si lointain où tout comportement déviant sera, en soi, suspect (« Dimenticator », de Bertrand Leclair) ? Cécile Portier, dans « Inter(faces) », s'interroge quant à elle sur la notion d'identité numérique que nous endossons chaque jour sans forcément toujours nous en rendre compte : c'est le concept de *profil*.

Ce serait un piège de considérer la surveillance sous son seul aspect technique. Au-delà de la technologie et des gestes utilisés pour l'effectuer, la surveillance se loge dans les intentions et les conséquences psychologiques qu'induisent les outils qui la créent. Dans le judas d'Isabelle Garron, par exemple, l'espionnage commence par le voisin de palier. Voire par soi-même, comme ces boîtes élaborées par les introspecteurs de Philippe Aigrain, ou les « 37 millions de mots » qui composent le journal hyper-documenté de Robert Shields, dans « Une interview » de Christian Garcin. La question n'est pas seulement posée du point de vue du surveillé, elle concerne également la figure du surveillant, jeu de miroir que retourne Carole Zalberg pour montrer qu'il existe une possible symétrie des regards qui rend à la situation, elle-même inhumaine, sa part d'humanité. Mais cette symétrie existe-t-elle encore à l'heure des drones espions ?

Comme l'écrit Noémi Lefebvre en préambule, la langue veille, elle aussi. Que ce soit par le biais de la dérision (face à l'absurdité des situations chez Claro : « Hadès n'en réclame pas moins ces rites »), ou du questionnement quasiment mot à mot (« si Louis XIV avait eu un téléphone portable... » nous dit Marie Cosnay), le langage nous permet de comprendre des situations choisies par les auteurs. C'est l'un des enjeux de ce recueil. D'un texte à l'autre, des interrogations croisées naissent et se répondent : à quoi s'en trouve réduit le concept d'intimité ? À quelle(s) identité(s) correspondent les *personae* numériques que nous construisons tous en ligne, le plus souvent sans nous en rendre compte, et en quoi savent-elles s'émanciper de nous ? Comment reconfigurer l'acte d'écrire dans des conditions où l'écriture de nos vies est devenue un enjeu marchand qui dépasse notre propre représentation dans l'espace numérique ? Ce que l'on vend de nous, sur ces réseaux, ce que l'on suit de nos échanges lorsque nous communiquons les uns avec les autres, ou de nos trajectoires lorsque nous nous déplaçons, ce n'est pas tant leur contenu que leurs échos et leurs résonances : la NSA n'écoute pas les conversations téléphoniques elles-mêmes, elle interprète les liens des interlocuteurs entre eux et la fréquence de leurs contacts, de même que les algorithmes espions de nos données géolocalisées interprètent moins les déplacements des personnes que la possibilité que ces déplacements sortent d'un schéma préétabli. Qu'en est-il du contenu, des données au cœur des métadonnées ? Au-delà d'un simple

état des lieux, tous les textes présentés ici se retrouvent, sans que cela soit par ailleurs conscient, sur une dynamique commune : comment subvertir ce monde qui nous regarde et qui sait tout de nous ?

Watch out, the world's behind you. La chanson date de 1966. Sur une mélodie légère, la voix androgyne de Lou Reed pose sur le monde un regard bien amer. On le sait, depuis 66, le monde qui était déjà *derrière nous* depuis un certain temps a changé. On nous répète à longueur de temps qu'il est plus sûr. Mais sûr de quoi ?

Message

NOÉMI LEFEBVRE

Cher lecteur,

Je ne crois pas que je vais écrire un texte sur la surveillance, je n'ai pas le cœur à écrire sur la surveillance parce que je me dis que la surveillance n'est pas bonne pour écrire quoi que ce soit, qu'il est impossible d'écrire sur la surveillance parce que la surveillance est déjà dans l'écriture, toujours dans l'écriture. Avant j'écrivais pour sortir de la surveillance, j'écrivais toujours pour lutter contre les surveillances, c'est-à-dire que je pensais que la première chose à faire contre la surveillance était de cesser de devoir surveiller son langage et que l'écriture était, sinon le seul moyen, du moins un bon moyen de laisser le langage sans surveillance, lâcher son langage dans sa nature sauvage, tu vois, loin des formes civilisées et des bonnes manières de la littérature, je pensais que l'écriture était un endroit sans surveillance tandis que la littérature était un lieu de surveillance, évidemment ce n'est pas aussi simple parce que l'écriture est aussi sous surveillance, son silence même est le résultat de la surveillance, c'est-à-dire qu'écrire réduit au silence, parce que quand tu écris qu'est-ce que tu fais, tu surveilles ta nature sauvage, tu es sans cesse à veiller sur la nature sauvage et tu te rends compte que cette nature sauvage est déjà atteinte ici et là, par un trouble civilisé, que ce trouble civilisé est déjà une destruction, que tu détruis par ta civilisation surveillante qui veille sur ta nature la nature même de ta sauvagerie pourtant si nécessaire, si essentielle

à ton écriture et même, tu le sais, à ta vie, c'est-à-dire à la vie. Alors qu'est-ce que tu fais ? Tu téléphones à des amis, tu leur demandes comment ça va, tu te soucies de tes amis et tu t'accroches à leur actualité, tu cherches quelque chose de social, je veux dire d'amical et de bienveillant, qui ne soit pas une autorité, pas un pouvoir, peut-être pas la nature, mais au moins pas la culture, parce que la culture te surveille.

■ NOÉMI LEFEBVRE, née en 1964, vit à Lyon. Son travail de recherche et ses écrits concernent principalement le rapport entre l'art et le politique. Elle a publié chez Verticales : *L'autoportrait bleu* (2009), *L'État des sentiments à l'âge adulte* (2012), *L'enfance politique* (2015). Son blog sur Mediapart : *Littérature et Politique*
<https://blogs.mediapart.fr/noemi-lefebvre/blog>

Une interview

CHRISTIAN GARCIN

Sitôt arrivé dans la petite ville de Dayton, Washington, je me suis présenté au domicile des Shields. C'était le 21 mai 1999 à 15h. Cornelia m'a ouvert la porte. Robert était dans le salon, assis dans un canapé clair. Il a lentement tourné la tête vers moi, et je ne sais trop pourquoi, j'ai instantanément pensé à une tortue. Il était presque chauve, portait un tee-shirt blanc un peu trop large et une paire de grosses lunettes à monture d'écaille. Tous deux avaient plus de quatre-vingts ans et, si Cornelia était encore tout à fait vaillante, Robert, lui, était considérablement diminué depuis un accident cardiaque survenu deux ans plus tôt, qui l'avait contraint à cesser l'activité qui formait l'essentiel de ses préoccupations et de sa vie : la recension par écrit, méthodique et minutieuse, des moindres micro-détails qui constituaient l'ordinaire de ses journées, et ce toutes les cinq minutes depuis 1972. Cet ensemble fastidieux constituait un journal dactylographié de 37 millions de mots, soit trente fois celui, déjà considérable, de Samuel Pepys – ou, pour prendre un exemple non anglophone, six fois le journal colossal du Suisse Amiel, qui l'avait pourtant tenu presque deux fois plus longtemps que Robert Shields, à savoir pendant quarante-deux ans.

En ces temps de développement exponentiel et mondial d'Internet, du traçage des cartes bancaires et des téléphones portables, des écoutes téléphoniques systématiques, des caméras de surveillance dans la plupart des magasins, des rues et des parcs des villes américaines, européennes et

asiatiques, je venais d'être chargé de réaliser, pour le compte d'un magazine assez confidentiel basé à Oskaloosa, Iowa, un reportage sur cette notion de surveillance généralisée. Or il se trouvait que soixante-cinq ans jour pour jour avant ma visite chez les Shields, le 21 mai 1934, Oskaloosa avait été la première ville au monde à enregistrer les empreintes digitales de tous ses habitants, enfants compris. C'était le début de l'ère du soupçon et du flicage maquillés en indispensable mesure de sécurité pour le bien de tous. Je me disais que la coïncidence était belle. Je me disais surtout que le fait que Robert Shields, né en 1918, avait été résident d'Oskaloosa de 1932 à 1941, et qu'il avait donc fait partie des habitants ainsi répertoriés, recensés, a priori toujours trouvables, identifiables et traçables, n'était peut-être pas pour rien dans son étrange et si extraordinaire vocation d'autographiste acharné qui consignait le moindre détail de ce qui faisait le quotidien de ses journées. En somme, me disais-je aussi, il avait peut-être réussi à dépasser, et par là même à nier, l'idée même de surveillance extérieure en s'appliquant à lui-même et pendant un quart de siècle un carcan méthodique d'autosurveillance implacable. Je voulais l'interroger là-dessus.

– Venez avec moi, me dit-il une fois que Cornelia lui eut rappelé à la fois le but de ma visite et l'accord qu'il avait donné pour cela.

Il se leva, et m'encouragea à le suivre vers son bureau, situé dans la véranda à l'arrière de leur petite maison. Il se déplaçait très lentement. Cornelia marchait derrière nous.

Je notai une croix nue au mur : Shields avait été révérend.

Il faisait donc partie de ceux qui estiment n'avoir de comptes à rendre qu'à Dieu – à Dieu, et à l'examen clinique des générations futures en ce qui le concernait (mais c'est peut-être une seule et même chose) puisqu'un quart de siècle de sa vie gisait là, me dit-il une fois arrivé dans la véranda, dans ces quatre-vingt-quatorze cartons de trente centimètres de large remplis à ras bord de pages dactylographiées, le tout formant, si on s'avisait de l'aligner à plat dans le jardin par exemple, un long serpent de trente mètres, cent mille feuillets, trente-sept millions de mots, deux cents millions de signes typographiques. J'avais du mal à visualiser le serpent. Ici, dans la véranda, ils étaient empilés les uns sur les autres, recouvrant intégralement deux cloisons sur quatre, sur une hauteur d'environ trois mètres. Posées devant une des piles se trouvaient six machines à écrire IBM Wheelwriter. De l'autre côté de la pièce, à droite en entrant, il y avait deux bureaux et une chaise à roulettes.

– C'est là que je travaillais, me dit-il en soufflant et s'asseyant sur la chaise à roulettes.

Il avait l'air à la fois épuisé et malheureux. Il appuya familièrement son coude sur un des deux bureaux.

– Pendant quatre heures tous les jours, dit Cornelia, il consignait les notes de la journée. Par tranches de cinq minutes.

– Pourquoi autant de machines à écrire ? demandai-je.

– Au cas où plusieurs tombent en panne simultanément, répondit Cornelia tandis que Shields reprenait son souffle.

– La surchauffe, fit-il.

Je hochai la tête.

– Deux ou trois auraient pu suffire...

– On ne sait jamais, dit Shields sur un ton définitif.

J'examinai les cloisons de cartons, et tentai de mesurer par la pensée ce que représentaient vingt-cinq années de vie découpées en tranches de cinq minutes. Six d'entre eux se trouvaient devant les piles des autres, accessibles.

– Puis-je jeter un œil ?

– Je vous en prie, dit Shields. Ouvrez celui que vous voulez. Ils ne sont pas fermés hermétiquement.

– Mais remettez bien chaque feuille à sa place ensuite, n'est-ce pas ? dit Cornelia.

J'en pris une au hasard.

3 décembre 1974

7 am : j'ai nettoyé la baignoire et gratté mes pieds avec mes ongles pour faire tomber les peaux mortes.

7.05 : évacué une selle ferme et épaisse, puis une pinte d'urine.

Utilisé cinq feuilles de papier toilette.

7.10 : mis au four deux macaroni au fromage Stouffer's, à 350°.

7.15-7.30 : je me suis mis au clavier de l'IBM Wheelwriter et ai rentré des notes.

7.30-8.10 : j'ai mangé un macaroni au fromage Stouffer's et Cornelia a mangé l'autre. Grace a décidé qu'elle n'en voulait pas.

– Qui est Grace ? demandai-je sans lever les yeux de la feuille A4 que je tenais entre les mains.

– Notre fille, dit Cornelia. Elle vit à deux blocs d'ici maintenant.

8.10-8.15 : nous avons changé la lumière du perron arrière parce que l'ampoule avait grillé.

8.15 : *je me suis rasé deux fois avec le Gillette Sensor, me suis lavé le cou, ai frotté derrière les deux oreilles, ainsi que l'arrière des joues.*

Je remis la feuille à sa place. Shields me fixait. Il semblait attendre un commentaire, mais je ne trouvais rien à dire.

– Puis-je piocher ailleurs ?

– Je vous en prie, souffla-t-il.

Pendant que j'ouvrais un deuxième carton, une question me traversa l'esprit.

– Combien d'heures dormez-vous par nuit ?

Il soupira.

– À présent, je me laisse aller. Cinq d'affilée, parfois six. C'est que je n'ai plus rien à faire, vous comprenez. Avant, jamais plus de deux heures à la suite. Je mettais le réveil. Cela me permettait de noter tous mes rêves.

– Je vois. Et... Que pensiez-vous de tout cela, votre fille et vous ? demandai-je à Cornelia. Ces nuits hachées...

Elle eut un petit rire gêné.

– Oh, il ne nous a jamais demandé ce que nous en pensions. C'était ainsi, voilà tout.

Shields hocha la tête d'un air convaincu.

13 avril 1985

12.20-12.25 : *j'ai mangé les restes de saumon. Du saumon d'Alaska, d'environ sept onces. Bu dix onces de jus d'orange en lisant le Dictionnaire Oxford des citations.*

12.25-12.30 : *j'ai uriné.*

– Vous notiez vraiment tout, dis-je.

– Oui. Pression sanguine, pouls, courrier reçu, nouvelles du jour, achats effectués, ce que je mangeais, pissais, déféquais.

Depuis sa création, publie.net occupe une place à part dans le paysage éditorial francophone. À l'origine plateforme de publication en ligne lancée et portée par l'écrivain François Bon, c'est une coopérative d'auteurs dédiée à la littérature numérique, où chacun peut participer au processus d'édition. C'est un portail de mise en vente qui offre un large catalogue mêlant littérature contemporaine, compte-rendu d'expériences d'écriture web, ateliers de création et laboratoires exploratoires de nouveaux modes d'écritures. C'est également la possibilité de s'abonner, fruit d'une politique tarifaire volontaire proposant une juste rétribution des auteurs. Autant de chantiers qui ont façonné l'édition numérique telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Fruit d'un équilibre entre rareté de cet ultra-contemporain essentiel à nos sociétés consommatrices, l'invention fragmentaire et la lecture non-linéaire, si propice aux nouveaux terminaux de lecture, les éditions publie.net demeurent pionnières à bien des égards.

Depuis 2008, publie.net, c'est :

- un ouvrage numérique pour le prix d'un livre de poche ;
- l'un des premiers abonnements à une importante offre numérique, dont une majorité d'inédits. D'abord dédiée aux particuliers, la formule est rapidement adaptée aux collectivités et bibliothèques ;
- la garantie d'un ouvrage numérique sans aucune mesure de protection (les fameux DRM), car nous choisissons de faire confiance au lecteur ;
- un catalogue constamment mis à jour, garantissant des ouvrages 100 % compatibles avec les évolutions matérielles ;
- depuis 2012, une offre papier incluant la version numérique, sans surcoût ! ;
- en 2014, la création d'une nouvelle structure, transformant la coopérative en maison d'édition, distribuée et diffusée par HACHETTE LIVRE.

Portées par une équipe éditoriale passionnée, les éditions publie.net œuvrent à la reconnaissance d'une création contemporaine de qualité.